

## Le Péch<sup>é</sup> originel (Bible - Genèse)

" récit bien connu [du Péch<sup>é</sup> originel] (...) l'arbre de la connaissance du bien et du mal " (Hegel<sup>1</sup>)

Tout semble simple dans " le mythe mosaïque de la Chute " ou " du Péch<sup>é</sup> originel " que l'on dénommera aussi celui de la *Connaissance [originelle] du Bien et du Mal*, vu qu'il concerne le premier rapport de l'Homme au Mal (péch<sup>é</sup> du lat. *peccatum* : faute, mal) : " l'origine du mal " (Hegel<sup>2</sup>). Adam, l'homme au sens générique de ce terme en hébreu, être issu du sol (*adâmâ*) -mâle et femelle se disant respectivement *ish* et *isha-*, et Eve, la Vivante, elle-même issue d'Adam, symboles des premiers hommes, sont établis par Dieu dans le Jardin d'*Eden* (homonyme du mot signifiant jouissance), "pour cultiver le sol et le garder" et avec pour seule règle de se nourrir de tout arbre du jardin, "l'arbre de vie au milieu du jardin", à l'exception de "l'arbre de la connaissance du bien (bonheur) et du mal (malheur)", placé également " au milieu du jardin ", sous peine de mort. Coulant des jours innocents/insouciant, sans histoire ni manque, ils menaient une vie bienheureuse, paradisiaque (gr. *paradeisos*, de l'iranien *paridaiza* : enclos du Seigneur), positive, c'est-à-dire dé-limitée ou satis-faisante, ignorant tout des insatisfactions et malédictions du désir, du travail, de la mort. Ils étaient nus "sans se faire mutuellement honte", se nourrissaient de fruits naturels, sans avoir à les cultiver et vivaient éternellement, sans craindre la mort. L'analogie est patente avec le mode de vie des premiers humains du mythe hésiodique de l'âge d'or.

" La race humaine vivait auparavant sur la terre à l'écart et à l'abri des peines, de la dure fatigue, des maladies douloureuses, qui apportent le trépas aux hommes." (Hésiode<sup>3</sup>)

Jusqu'au jour où, cédant à la tentation (du serpent), ils transgressent l'interdit divin et, goûtant le fruit défendu, perdent leur innocence première : leur rapport direct ou immédiat à la nature, pour rentrer dans l'univers de la médiation et de la culpabilité (faute). Prenant conscience de leur nudité, ils se dissimulent leur apparence l'un à l'autre par des pagnes en feuilles de figuier cousues par eux, et à Dieu en se cachant " au milieu des arbres du jardin ", et ce avant même que ce dernier ne leur impose le port " des tuniques de peau " produites par lui.

Punis pour avoir osé braver l'ordre divin (naturel) et avoir voulu s'égaliser à dieu, ils seront chassés du Jardin d'Eden et connaîtront désormais le manque sous toutes ses formes : l'interrogation sur la décence ou la pudeur ; le tourment du désir (avidité) et la souffrance de l'enfantement (« travail ») pour la femme, la peine du labeur ou du travail pour l'homme, qui ne pourra plus se contenter de cueillir les fruits des arbres mais devra désormais "cultiver le sol" ingrat et produire lui-même son "pain", sans oublier l'angoisse de la mort.

" Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous par la connaissance du bonheur et du malheur. Maintenant qu'il ne tende pas la main pour prendre aussi l'arbre de vie, en manger et vivre à jamais !"

Le tout sans retour possible, "le chemin de l'arbre de vie" lui étant définitivement barré par les Chérubins.

<sup>1</sup> *Ph.R.* II è p. chap. I. b. p. 27; chap. II. 2è sec. 2.c. γ. p. 72 et *Phén. E.* (CC) VII. C. III. t. 2 p. 277 ; cf. égal. *E.* II. § 246 add. p. 340 ; *R.H.* chap. III. 2. p. 187 ; *H.Ph.* Introd. III. C. II. p. 217 et *Ph. M.A.* p. 1003

<sup>2</sup> *E.* I. § 24 add. 3 ; *Ph.H.* 3è p. 3è sec. chap. II. p. 249 et *Ph.D.* § 139 add.

<sup>3</sup> *T.J.* v. 90-93 ; cf. égal. v. 109-126

La simplicité apparente de ce récit masque à peine sa réelle complexité, décelable dans ses contradictions.

" Il faut remarquer tout d'abord les contradictions de cette narration qui en contient de graves." (Hegel<sup>4</sup>)

La dénomination même du Paradis en forme en quelque sorte la matrice. Si *Eden* est en effet en hébreu l'homonyme du mot jouissance, le moins que l'on puisse dire c'est que l'Homme n'y a point trouvé celle-ci. Pourquoi sinon eût-il aspiré à en sortir, manifestant par là même son insatisfaction de cet état. Répondre à ce paradoxe en invoquant précisément le péché ou la tentation revient à baptiser la difficulté mais nullement la résoudre. Car si l'Homme a péché, c'est bien que le Paradis ne lui suffisait pas, preuve qu'il n'était pas si paradisiaque que cela. D'ailleurs Dieu n'a-t-il pas mis l'Homme dans une situation tout à fait paradoxale ?

En le plaçant " dans le jardin d'Eden pour cultiver le sol et le garder ", il lui a enjoint en principe de s'élever au-dessus de la nature, de se séparer donc de l'ordre naturel, établi par lui. Ne l'a-t-il pas du reste destiné à "dominer" la terre, à "soumettre" et à "nommer" tous les animaux -ce que celui-ci accomplit, en désignant tout du "nom « être vivant »", témoignant ainsi clairement de sa différence avec eux et de sa parenté ou "ressemblance" avec Dieu ? Et pourtant en lui prescrivant en même temps de ne point toucher à " l'arbre de la connaissance du bonheur et du malheur " et de se satisfaire des fruits des autres arbres soit de " l'arbre de vie ", il le confine dans la seule sphère naturelle, symbolisée ici par la nudité et le désœuvrement (absence de travail), et l'oblige à renier sa spécificité.

Plus encore, en défendant à l'Homme de goûter de l'arbre de la connaissance, Dieu n'a-t-il pas finalement induit la tentation (de l'Interdit) et le tiraillement entre deux exigences contraires et néanmoins toutes deux nécessaires, la vie et le savoir ? Le "serpent", créature divine, comme les autres, ne serait ainsi que la représentation inavouable de l'ordre ou des " paroles de Dieu lui-même " (Hegel). La curieuse localisation des deux arbres redouble cette contradiction, puisqu'ils sont dressés pareillement "au milieu du jardin", signe même de leur égale importance ou nature indispensable.

Que conclure de ces différentes contradictions sinon que le texte biblique ne croit pas vraiment que le paradis terrestre, c'est-à-dire la simple satisfaction naturelle des besoins soit satisfaisante (paradisiaque) pour l'Homme et ait en tout cas la moindre valeur. Quel sens y a-t-il au demeurant à parler de valeur *-bonne* ou *mauvaise vie-* dans un univers dépourvu de tout choix, jugement ou norme - "connaissance du bien et du mal"- ? Un tel monde ne peut être que celui de l'amoralité ou de l'innocence, mais d'une innocence sans mérite (valeur), puisqu'elle ne procéderait pas d'une abstention en toute connaissance de cause du mal, mais de sa non réalisation par méconnaissance ou plutôt ignorance de son existence. C'est si vrai que, et telle est la dernière mais en même temps la plus significative des contradictions de ce texte, celle qui les résume toutes, censé ne point connaître ni le Bien ni le Mal, avant le Péché, et donc incapable en principe de commettre aussi bien l'un que l'autre, l'Homme se voit pourtant confronté, dès l'Eden, à un impératif à la fois positif et négatif qui lui intime l'ordre de se nourrir d'un aliment naturel, et lui défend de porter son dévolu sur une denrée autre ; il doit donc dès le point de départ discriminer entre ce qui vaut (bien) et ce qui ne vaut pas (mal).

Autant dire qu'il avait déjà péché avant même le Péché, connaissant de tout temps le Bien et le Mal, et n'a jamais réellement vécu dans l'univers de l'innocence, de l'insouciance ou du silence naturel.

" Car l'état d'innocence, cet état paradisiaque, c'est la condition des animaux. Le paradis est un parc où les animaux seuls peuvent demeurer, non les hommes ... C'est pourquoi la chute est le mythe éternel de l'homme par lequel il devient précisément homme." (Hegel)

---

<sup>4</sup> *Ph.R.* III<sup>e</sup> p. chap. III. 3<sup>e</sup> sec. γ. p. 120

En se séparant de ce dernier, l'homme ne fait, en vérité, qu'obéir à sa « destinée » : devenir / être Autre que ce qu'il est biologiquement ou naturellement. Sous la forme représentative d'un récit événementiel, la Bible nous propose en fait l'Histoire de l'Humanité, celle de sa constitution même.

" Il y a dans toute cette histoire cependant un sens profond. C'est Adam ou l'homme en général qui y apparaît ; ce qui est raconté concerne la nature même de l'homme... L'idée fondamentale du récit est que l'homme ne doit pas demeurer l'homme naturel ; (...) C'est l'éternelle histoire de l'homme et la profondeur de cette narration consiste en ceci que l'éternelle histoire de l'homme d'être une conscience y est contenue. ... On ne doit pas méconnaître dans ce récit, la profondeur de l'Idée ... Cette histoire concerne la nature même de l'homme. ... Or ce qui caractérise l'homme en tant qu'homme, en tant qu'esprit, c'est précisément la connaissance, la scission." (idem)

Et celle-ci confirme et la prémisse religieuse : "Dieu créa l'homme à son image", et le raisonnement philosophique pour qui la connaissance répond à l'essence de l'Homme et s'avère l'unique source et de sa perte et de son salut.

" La philosophie est une connaissance et c'est seulement par la connaissance que la vocation originelle de l'homme, d'être une image de Dieu, a été réalisée. (...) La connaissance a amené le péché originel, mais elle possède également le principe de la rédemption."

Mais puisque, selon les catégories religieuses, cette Histoire a été voulue par Dieu, force est de conclure que le Péché qui, d'après la lettre du texte, passe pour le Mal, pourrait aussi, suivant son esprit, être qualifié de Bien.

" Le Bien et le Mal sont inséparables " (idem<sup>5</sup>).

Saint-Augustin ne le qualifiait-il pas de " faute bienheureuse !"<sup>6</sup> ? La « curiosité », dont on dit souvent qu'elle est un vilain défaut, n'est-elle pas au demeurant la vertu par excellence des âmes qui cherchent à comprendre et, à ce titre, fréquemment louée (cf. l'expression « un esprit curieux ») et le mensonge n'a-t-il pas la même racine étymologique, *mens*, qu'esprit, intelligence, pensée voire courage ?

Au delà de la curiosité, ce sont toutes les « qualités » humaines qui souffrent de la même indétermination, dans la mesure où elles n'ont pas de contenu prédéterminé mais requièrent un jugement qui doit tout d'abord poser l'échelle des valeurs permettant leur évaluation correcte. Rien d'étonnant qu'on bute dès lors sur des paradoxes. Le sujet jugeant se confondant avec l'objet jugé, il se juge lui-même et ne peut se prononcer catégoriquement. Quoiqu'il en soit, pour l'instant, de cette ultime difficulté, qu'une seule et même chose puisse être considérée comme à la source à la fois du Bien et du Mal confirme bien l'ambivalence de ces notions et l'exigence qu'elles recèlent d'une pensée attentive, lorsqu'il est question de les définir correctement et a fortiori de les différencier. Nul dogme ne peut prétendre trancher celle-ci, la parole « sacrée » elle-même laissant le problème en suspens, en soulignant plutôt avec acuité l'indécision sinon l'indécidabilité.

Les deux punitions ou stigmates de la *faute* originelle, le vêtement et le travail, corroborent le double sens des « valeurs » humaines et la difficulté subséquente de leur nette discrimination. Ainsi le premier, tout en trahissant un désir de dissimulation de son apparence naturelle et participant ainsi de l'artifice ou de l'hypocrisie (gr. *hypocrisia* : jeu de l'acteur ; héb. vêtement : trahison), voire du travestissement, n'en traduit pas moins et simultanément la volonté spécifiquement humaine de la décence (lat. *decere* : être convenable) ou de la pudeur (lat. *pudor* : honte, pudeur, vertu), qui peut

<sup>5</sup> *Ph.R.* IIIè p. chap. III. 3è s. γ. ; *Ph.H.* 3è p. 3è s. chap. II. p. 249 ; *Ph.R.* IIè p. chap. II. 2è s. 2. c. γ. p. 72 - IIIè p. chap. III. 3è s. γ. p. 122 ; *E. I.* § 24 add. 3 pp. 482-483 – *H.Ph.* 2. p. 338 et *Ph.D.* § 139 add. ; cf. égal. *C.Ph.D.* 1831 (Strauss) p. 451 ; *R.H.* chap. IV. 3. a. p. 252 ; Platon, *Lois* X. 896 d et Kierkegaard, *C.A.* I. 2. et 5. pp. 36 et 48

être considérée comme une vertu fondamentale, par laquelle l'homme s'arrache à sa naturalité et s'oblige à respecter ses propres règles, au lieu de subir passivement les contraintes naturelles.

" Dans la pudeur, en effet, réside l'acte par lequel l'homme se sépare de son être naturel et sensible. Les animaux, qui n'arrivent pas à cette séparation, sont pour cette raison sans pudeur. Dans le sentiment humain de la pudeur il y a alors à chercher aussi l'origine spirituelle et éthique de l'habillement ; le besoin simplement physique est par contre seulement quelque chose de secondaire." (Hegel<sup>7</sup>)

Que ce début de l'humanité coïncide avec celui du masque : maquillage, tromperie ou perversion -mais aussi bien érotisme ou sexualité proprement humaine-, oblige à réviser notre jugement spontané qui nous fait prendre celle-ci strictement pour un mal, alors qu'elle a également une valeur positive.

" La *décence*, penchant à provoquer chez autrui de la considération à notre égard pour nos bonnes manières (en masquant ce qui pourrait inciter au mépris), et fondement réel de toute vraie sociabilité, fut en outre le premier signe de la formation de l'homme en tant que créature morale." (Kant)

A l'adage français *l'habit ne fait pas le moine*, on opposera avec un égal droit le proverbe allemand, cité par Kant :

" L'habit fait l'homme (*Kleider machen Leute*) ".

Le second exemple biblique -le premier dans l'ordre logique, l'habit lui-même en étant issu-, le travail n'est pas moins équivoque. Par sa volonté de transformer le monde, il dénature en effet ce dernier et confronte ainsi l'être humain à toute une série de risques inédits (destruction de l'environnement naturel, création incessante de nouveaux besoins et exploitation de l'homme par l'homme) qui, en exilant " l'homme du sein maternel de la nature ", lui ont fait perdre sa tranquillité native.

" Car la nature l'a chassé de l'existence d'innocence enfantine tranquille, comme d'un jardin où il trouvait dans l'insouciance sa subsistance, et l'a précipité dans le vaste monde, où tant de soucis, de peines, de maux inconnus l'attendaient." (idem<sup>8</sup>)

A une vie bornée certes et répétitive, rythmée par les cycles naturels, mais simple et sûre -"la simplicité des premiers temps" ou "l'indolence de l'état primitif" (Rousseau<sup>9</sup>)-, le travail a substitué ainsi une vie illimitée assurément, pour l'homme du moins, mais hantée en permanence par la mort.

Et pourtant sans ce risque, nous ne serions jamais devenus ce que nous sommes : des créatures autonomes qui ne souhaitent pas devoir leur être à quelque chose ou quelqu'un d'étranger et ne peuvent en conséquence se satisfaire de ce que la nature leur propose, comme le font les animaux, mais entendent produire elles-mêmes tout, y compris les moyens de leur subsistance et vivre ainsi une existence digne d'elles.

" C'est la grandeur de l'homme de manger à la sueur de son front, de subvenir à ses besoins grâce à son activité, son labeur, son intelligence. Les animaux jouissent de cette heureuse fortune (si l'on veut l'appeler ainsi) que la nature leur fournit ce dont ils ont besoin ; mais l'homme fait de ce qui est par nature nécessaire une affaire de sa liberté. (...) Les animaux ne travaillent pas ; travailler est la marque de la nature supérieure, spirituelle de l'homme. ... L'homme doit se faire ce qu'il est, manger son pain à la sueur de son front, le produire, c'est là un caractère essentiel de l'homme, qui le distingue et se rattache nécessairement à la connaissance du Bien et du Mal." (Hegel)

Sans notre propre travail et la peine qu'il implique, quel « mérite » propre pourrions-nous revendiquer, sans compter l'insécurité ou la misère à laquelle nous nous exposerions, vu les aléas (hasards) naturels (tremblements de terre, inondations, sécheresse).

<sup>7</sup> E. I. § 24 add. 3 p. 482 ; cf. égal. *Esthétique*, Archit. Sculpt. 2è p. chap. II. II. c. p. 207

<sup>8</sup> C.C.H.H. p. 508 in O.ph. II (cf. C.R.P. Méthod. tr. chap. I. 2è sec. p. 568) ; A.P.V.P. § 5 p. 955 in O.ph. III ; et C.C.H.H. p. 510 ; cf. égal. P.P. p. 1177 in O.ph. III

<sup>9</sup> *Discours sur les sciences et les arts* 2nde partie

" De la misère, on en gagne tant qu'on veut et sans peine : la route est plane, et elle loge tout près de nous. Mais, devant le mérite, les dieux immortels ont mis la sueur. Long et ardu est le sentier qui y mène, et âpre tout d'abord. Mais atteint seulement la cime, et le voici dès lors aisé, pour difficile qu'il soit." (Hésiode<sup>10</sup>)

Tel est le prix à payer pour mener une vie authentiquement humaine.

Bref non seulement le Bien est inséparable du Mal, mais sans ce dernier le premier n'aurait même pas de sens. Tous deux puisant à la même source, il n'y a pas lieu de se « scandaliser » en permanence de l'existence du Mal.

" De grandes actions ne naissent que d'une souffrance profonde de l'âme ; [le problème] de l'origine du mal, etc., trouve ici sa solution." (idem<sup>11</sup>)

La Bible elle-même ne dit pas en définitive autre chose, dès lors qu'elle assigne à Adam, en dépit de ses origines naturelles, la tâche de "cultiver le sol et le garder". La double malédiction qu'elle fait tomber sur l'homme s'avère donc aussi bien la condition de sa bénédiction et de son salut, ce dont conviendront précisément et les Bénédictins, dans leur célèbre devise : " *Orare et laborare* " (Prier et Travailler) et les Protestants, dans leur représentation du métier ou de la profession comme *vocation*.

---

<sup>10</sup> T.J. v. 286-292 ; égal. v. 395-404

<sup>11</sup> Ph.R. II<sup>e</sup> par. chap. II. 2<sup>e</sup> sec. 2. c. γ. - III<sup>e</sup> par. chap. III. 3<sup>e</sup> sec. ¶. (cf. Esth. Id. B. chap. III. B. III. 2. p. 329) et E. II. § 359 Add. p. 670 ; cf. égal. § 246 Add. p. 341 et Fichte, *Conf. dest. sav.* 5<sup>e</sup>